

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Général (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X



L'Indien jeta de côté son tomahawk, m'arracha violemment des bras de ma mère, et me lia à un arbre.

Ensuite, agissant toujours sous l'inspiration de la Jongleuse, il monta sur un de ces gros pins que vous voyez encore ici, et se laissa glisser le long d'une des branches, à l'extrémité de laquelle il attacha deux longues courroies qu'il tenait entre ses mains.

Un autre Sauvage, au-dessous de lui, saisit alors une des cordes, et la raidissant, il en fit faire un tour sur le tronc d'un arbre voisin, pendant que son compagnon faisait plier la branche par la pesanteur de son corps.

Il suffisait d'un léger effort pour empêcher la corde, ainsi enroulée autour de l'arbre, de glisser et de laisser échapper la branche.

Plein d'anxiété, et tout tremblant, je suivais de l'œil ces préparatifs sans en pouvoir comprendre le but.

L'Indien s'approcha de moi, me mit entre les mains l'extrémité de la corde roulée autour de l'arbre, et m'ordonna de ne pas la lâcher.

L'autre Iroquois descendit alors de son arbre, et, après avoir entraîné ma mère sous la branche pliée, il se mit en devoir de lui attacher l'autre courroie autour du cou....

Un cri d'épouvante et de désespoir s'échappa de ma poitrine, et je lâchai la corde.

Je venais de comprendre leur horrible dessein !

Mon Dieu ! être moi-même l'assassin de ma mère !

Ecumant de rage, un des Iroquois me lança sa hache, qui malheureusement ne fit que m'ensanglanter la tête en effleurant la peau du crâne, et resta enfoncée dans l'arbre.

Me croyant blessé à mort, ma mère s'arrache des mains de son bourreau et se précipite vers moi.

—Harold !—s'écrie-t-elle d'une voix étouffée.

—Maman ! . . . ce n'est rien !

Et je fonds en larmes.

Elle saisit ma tête entre ses deux mains et presse ses lèvres sur mon front couvert de sang.

Ses pleurs inondent mon visage.

—O ma mère ! ce fut votre dernière caresse à votre pauvre enfant !

Ah ! qu'ils ont été amers, depuis ce moment, les jours de votre infortuné fils ! . . .

Malheur à l'enfant orphelin des caresses de sa mère !

Il ne vit plus !

Son cœur est toujours de l'autre côté de la tombe avec sa mère ! . . .

Ah ! si vous l'eussiez connue ! . . . Un ange sous une forme mortelle ! Le ciel était au fond de son regard, tabernacle de son âme, et son âme était plus belle que son regard.

Tous les trésors de la tendresse chrétienne ! une

sérénité séraphique ! un courage, un dévouement, une abnégation incomparables ! . . .

Et je l'embrassais pour la dernière fois ! . . . Et je ne devais plus jamais la serrer dans mes bras !

L'ORCHESTRE INFERNAL.

Si l'homme droit et pur qui lira cette page
Essuie, en la tournant, une larme à ses yeux ;
S'il trouve là son cœur de fils, et s'il sent mieux
Ce qu'il doit à sa mère et l'aime d'avantage :

J'aurai vécu ! ma vie aura porté son fruit ;
Je ne me plaindrai plus de la flamme qui ra'use,
Des biens communs à tous que le ciel me refuse ;
Je saurai le secret de mon repos détruit.

VICTOR DE LA PRADE,
Poèmes Evangéliques.

V

En un instant, la branche est pliée de nouveau, et la corde enroulée autour de l'arbre ; mais, cette fois, les scélérats ! avant de la mettre entre mes mains, ont le soin d'attacher l'autre courroie autour du cou de ma pauvre mère, après lui avoir lié les mains derrière le dos.

Alors ils me présentent la corde.

Je refuse de la saisir, et ils la laissent glisser tout

doucement, avec un rire diabolique, jusqu'à ce qu'enfin, voyant la branche se relever et raidir la courroie qui retient ma mère, de désespoir, je suis obligé de m'en emparer.

Supplice inspiré par tous les génies de l'enfer !

Abîme de férocité et de barbarie !

Les monstres savourent d'avance, avec ivresse, toutes les horreurs des tourments qu'ils viennent d'inventer.

Exténué de fatigue et de lassitude après de longs jours de souffrances inouïes, il est impossible que je puisse résister longtemps.

Les barbares l'ont bien prévu.

Ils savent que la nature sera bientôt vaincue, et le crime consommé.

Quelle nuit ! quelles heures ! Lutte sans espoir contre toutes les défaillances de la nature !

Quel gouffre d'atrocités ! Toutes les angoisses, tous les épouvantements, toutes les détresses de l'âme et du corps ! Toutes les affres de la mort sans la perspective du dernier repos !

La bande infernale s'éloigne de quelques pas, et, avec des cris, des éclats de voix, des hurlements, des contorsions de démons, exécute, sur le sable du rivage, des danses insensées, préludes de la jonglerie.

Leurs membres nus, rougis par les sanglantes langues de feu que le vent de nuit fait jaillir de l'âtre,

les feraient prendre pour une troupe de sorciers ou de nécromants échappés de l'enfer.

Leur ronde flamboyante tourbillonne comme un ouragan.

Au milieu de leurs vociférations, une voix,—toujours la même,—glas funèbre qui tinte encore à mon oreille,—se distingue et règle leurs pas.

Les hibous, les chouettes, et les autres oiseaux de nuit, attirés par la flamme et par ces clameurs insolites qui troublent le silence de leur veille, voltigent d'arbre en arbre, mêlant leurs cris effrayants aux bruissements de la forêt, au ressac de la mer sur les vertèbres des falaises, et aux ricanements de l'orgie.

Adieu au dernier espoir !

Tout est fini !

C'est l'enfer !

Autour de moi, un réseau de sang ;—l'abîme sous mes pieds ;—sur ma tête les mugissements de la tempête ;—le deuil et les funérailles dans mon âme ;—partout, au dedans comme au dehors, le vertige, les ténèbres, le désespoir, la mort !

Seule ! seule ! une lueur, un rayon ! . . . la douce voix de ma mère ; les soupirs de son cœur à travers lequel j'entrevois encore le ciel Quoi ! le ciel ! si près de l'enfer ! L'ange à côté des démons !

D'une voix vibrante et calme calme comme

son âme qui n'appartient plus à la terre :

— Harold! mon enfant, pourquoi pleurer?... Arrête tes sanglots ?

Il faut nous quitter ; Dieu m'appelle à lui ; mes maux vont finir !.... Sois heureux !.... Là-haut je prierai Dieu pour toi.... Au ciel je t'aimerai mieux que sur la terre !....

—Maman ! Maman !... Oh !..... non vous ne mourrez pas !

—Non, mon enfant, on ne meurt pas quand on va au ciel !....

J'ai offert ma vie pour toi, Dieu l'a acceptée. Tu vivras, mon fils ; mais quand je ne serai plus près de toi, souviens-toi toujours des leçons de ta mère !...

Ah ! quand tu sentiras ta foi près de défaillir, pense bien au bon Dieu et.... un peu à ta mère....

Harold ! prions ensemble ; prions pour nos ennemis, prions pour la pécheresse !

—Maman ! que leur avons-nous donc fait... qu'ils nous font tant souffrir !

Le bon Dieu nous a-t-il donc abandonnés ?

—Oh ! non, mon enfant ; c'est l'heure des ténèbres ; regarde le ciel et prie avec moi !....

Les malheureux ! ils ne savent ce qu'ils font.

Seigneur, jetez un regard de pitié sur ces pauvres tribus assises à l'ombre de la mort.

Ne verront-elles donc jamais luire sur elles la lumière de votre Saint Evangile ?

Le sang de nos apôtres martyrs crie vers vous.

Ecoutez les gémissements de ces victimes immolées,

qui s'élèvent du pied de votre trône. . . .

O mère des douleurs ! par le glaive qui transperça ton âme sur le Calvaire, abaisse un regard de pitié sur mon pauvre enfant cloué, comme le tien, sur la croix.

Contemple l'affliction et les angoisses d'une mère et sauve mon enfant !

Harold ! je te bénis ! Adieu !

—A moi ! à moi ! au secours ! Je sens déjà mon bras qui s'engourdit, et mes doigts se raidir !
 Manan ! ah je vais vous tuer ! Me pardonneriez-vous ? Je veux mourir, je veux mourir !
 Pourrai-je vivre sans remords ? Mon Dieu ! un nuage passe sur ma vue ! je ne vois plus je n'entends plus . . . rien ! Je meurs !

Tout à coup au milieu de mon évanouissement, je crois sentir mes doigts engourdis s'entr'ouvrir ; la corde fatale glisse entre mes mains, elle grince autour de l'arbre et m'échappe !

Un tressaillement suprême m'éveille de mon évanouissement ; je m'élançe et, par bonheur, je viens à bout de la ressaisir.

Mais c'est en vain ; la nature est épuisée ; je lutte quelque temps encore ; mes forces m'abandonnent ; ma tête retombe lourdement sur ma poitrine. Une nouvelle défaillance

Soudain d'épouvantables hurlements m'arrachent de ma léthargie ; mes cheveux se dressent sur ma tête :—Mon Dieu ! j'ai tué ma mère !

Un râle d'horreur s'exhale de ma poitrine.

Entre la terre et la voûte des branches le cadavre est là qui se balance au gré du vent.

Le vertige, la stupeur glacent mon sang dans mes veines.

Tous les objets semblent tourner autour de moi.

Un crêpe funèbre s'étend sur ma vue.

Je sens l'ongle de la mort me mordre au cœur.



Depuis cet instant, jusqu'au moment de perdre tout sentiment d'existence, toutes mes idées se troublent et deviennent confuses dans ma mémoire.

Quelques pâles souvenirs entrevus comme à travers un rêve :—le grincement de la corde sur la branche fatale ;—le vent qui pleure tristement sur ma tête et soupire le chant de la mort ;—aux approches de l'aube, le croassement d'une corneille qui vient se poser sur la branche.

Elle s'approche, s'approche encore pour flairer le cadavre, l'effleure de son aile en voltigeant, puis tout à coup s'envole en criant.

A travers le voile du trépas qui couvre mes yeux, je crois entrevoir, ô horreur !... une face effroyable et deux prunelles vertes et étincelantes,—sphinx teint de sang,—qui passe et repasse à deux doigts de mon

visage avec un ricanement d'enfer !... Le spectre de la Jongleuse !...

Vient-elle savourer sa proie ? insulter à sa victime ? ... Oh ! elle m'enfonce ses griffes dans le cœur !!...

Un tremblement convulsif, ... un froid mortel court dans tous mes membres, ... le sang reflue vers la tête, ... des étincelles sautillent dans mon cerveau, ... un bourdonnement dans mes oreilles, ... une dernière impression vague, terne, sans horizon, ... une dernière crispation, puis, tout s'éclipse et va se perdre dans le lac morne du néant.

L'ORPHELIN.

J'irai à elle, mais elle ne reviendra point à moi.
Andro a lei, ma ella non ritornera a me.

ÉPITAPHE.

La nuit s'est faite en moi depuis cette heure affreuse
La source de mon sang me semble avoir tari,
Je cherche une espérance en mon cœur appauvri ;
Vous seule et Dieu savez l'abîme qui s'y creuse.

Mère !.....

.....

.....

Puisque Dieu vous a prise et vous garde en sa sphère,
Je veux aller à Dieu pour m'approcher de vous.

VICTOR DE LA PRADE,

Poèmes Evangéliques.

VI

En m'éveillant de mon long évanouissement, j'étais étendu sur un lit de branches de sapin, au milieu d'une forêt d'érables.

Un jour pâle filtrait à travers le treillis du feuillage; et de gros nuages sombres, entrevus par une échappée des arbres, dans un pan du ciel, distillaient une pluie froide.

Qu'elles étaient tristes ces nombreuses gouttes de pluie qui tombaient, avec un petit bruit monotone, sur chaque feuille rougie, et tremblaient à leur pointe en larmes de sang qui dégouttaient jusqu'à terre!

Et cependant il y avait encore plus de tristesse et de larmes dans mon cœur!

Hélas! pourquoi me suis-je éveillé de cette longue insensibilité?

Je dormirais en paix mon sommeil, au fond de la tombe, à côté de celle que je ne reverrai plus!

Depuis ce jour néfaste, le soleil intérieur s'est voilé pour jamais.

Le ressac des années, en se brisant sur mon cœur, m'apporte toujours les débris d'un cercueil; pour moi, la terre est devenue la vallée de l'absinthe où je traîne sous la croix une vie couronnée d'épines.



A genoux, à mes côtés, sous l'abri qu'il avait dressé au-dessus de moi, le brave Canotier soutenait d'une main ma tête, et de l'autre arrosait mes tempes d'une eau fraîche.

Tu t'en souviens, mon bien-aimé ami;—avec quelle

inexprimable étreinte j'enlaçai mes deux bras autour de ton cou, quand je te reconnus et que je vis de grosses larmes ruisseler le long de tes joues !

Combien de temps nous restâmes embrassés dans ce muet épanchement de notre douleur ! . . .

Dis-nous maintenant par quelle intrépide audace, tu parvins à opérer ma délivrance. ”

Le Canotier ne répondit pas ; suffoquée par ses sanglots, la parole expirait sur ses lèvres.

Le fils de Madame Houel ne put alors contenir l'océan d'amertume dont son âme était abreuvée.

Plusieurs fois pendant ce lamentable récit, les témoins de cette scène, attendris de tant de souffrances et d'infortunes, mêlèrent des larmes aux leurs.

Mais ce fut alors une explosion d'émotion indicible à laquelle succéda un de ces silences solennels qu'impose la majesté d'une grande douleur, et dont aucune parole humaine ne saurait égaler la muette éloquence : la sage inouï d'âmes qui sympathisent et de cœurs qui se comprennent !



Après une longue pause, le Canotier prit la parole :
 “ Lorsque j'eus rendu les derniers devoirs au Tshinépik,—l'incomparable ami que je ne cesserai

jamais de pleurer,—je me hâtai de raccommoder le canot que les Iroquois, avant de quitter le rivage, avaient eu le soin de percer de plusieurs coups de hache, et je me mis à leur poursuite.

Malheureusement la nacelle avait été fort endommagée et ce ne fut qu'après plusieurs heures de travail que je pus la remettre à flots.

Ce retard donna sur moi une grande avance aux Iroquois, et fut cause que, malgré toute ma diligence, je ne parvins à les rejoindre que plusieurs jours plus tard, lorsqu'ils vinrent camper ici.

Exténué de fatigue après ces longues journées d'efforts surhumains, je commençais, cette nuit là même, à désespérer de pouvoir les rattraper, lorsqu'à travers les ténèbres j'aperçus leur feu sur la grève.

Il était déjà très-tard quand je mis pied à terre au bout de la Pointe ; mais le vacarme épouvantable de leur jonglerie me rendit très-facile l'approche de leur camp.

En vain je cherchai pendant longtemps à apercevoir les deux prisonniers ; les taillis qui croissaient à l'orée du bois interceptaient ma vue.

Je me glissai, en rampant, jusqu'à leurs canots renversés sur le sable ; et j'y trouvai tous leurs fusils chargés, prêts à tirer.

Après avoir introduit une seconde balle dans chacun des fusils, et renouvelé les amorces, je remontai de quelques pas le rivage et m'abritai derrière une roche

plate sur laquelle je disposai à la file les fusils tous bandés.

Les Iroquois étaient au nombre de huit ; j'avais, par conséquent, besoin de mettre à profit toute mon habileté afin de ne perdre aucune chance ; car si j'avais le malheur de commettre la moindre maladresse, j'étais perdu.

Il me fallut donc attendre un moment de calme.

Longtemps, le doigt sur la détente, je suivis, du bout de mon fusil, les frénétiques évolutions de l'orgie, sans pouvoir viser avec sûreté.

Enfin, je pus coucher en joue deux têtes d'Iroquois ; le coup partit, et les deux Iroquois tombèrent raide morts.

Profitant aussitôt du moment de trouble et de stupeur que produisit parmi eux cette attaque inattendue, je saisis un second fusil et tirai.

Un troisième Sauvage tomba pour ne plus se relever, et un autre grièvement blessé, après avoir fait trois ou quatre culbutes sur le sable, prit la fuite vers la lisière du bois.

Les quatre autres Iroquois se précipitèrent vers les canots dans l'espoir d'y trouver leurs armes ; mais, prévoyant d'avance ce mouvement, j'avais eu la précaution de m'éloigner de quelques pas des embarcations.

Pendant qu'ils se penchaient autour des canots pour chercher leurs fusils, j'eus le temps d'en abattre encore deux autres.

Hurlant et écumant de rage, les deux derniers s'élançèrent à la course vers moi, le tomahawk à la main.

J'espérais pouvoir en terrasser encore un avant qu'ils pussent me rejoindre ; mais, par malheur, mon fusil rata.

La lutte devenait inégale ; les deux assaillants n'étaient plus qu'à quelques pas.

Sans perdre un instant, je jetai le fusil de côté, et, saisissant mon poignard par la lame, je le lançai, de toute la force de mon bras, au cœur d'un des Iroquois.

L'arme meurtrière l'atteignit en pleine poitrine, et l'Indien, blessé à mort, bondit en poussant son cri de guerre et s'affaissa sur lui-même.

Au même instant, le dernier Iroquois abattait son tomahawk sur ma tête.

C'était un colosse dont le désespoir et la rage centuplaient les forces et l'audace.

Je n'eus que le temps de parer le coup avec ma hache qui se brisa contre celle du Sauvage et vola en éclats.

La violence du choc fut telle que le tomahawk de l'Iroquois glissa entre ses doigts et alla tomber à plusieurs pieds de distance.

Me voilà, sans arme, en face de ce géant.

Un seul moyen de salut s'offre encore : c'est de m'emparer du couteau qui pend à son côté.

D'une main, j'empoigne l'Iroquois à la gorge, et de l'autre, j'essaie de saisir son couteau.

Nos mains se rencontrent à sa ceinture ; la sienne tient déjà l'extrémité du manche, et j'ai à peine le

temps de serrer le milieu du couteau à la jonction de la poignée et de la lame.

Une lutte terrible s'engage.

Nous roulons tous deux sur le sable.

Malheureusement le couteau me blesse la main :

Il va m'échapper.

Par un effort suprême, je lui enfonce mes doigts dans la gorge, afin de l'étouffer, mais il ne faiblit pas.

Enfin, après une dernière secousse, le couteau lui tombe des mains.

Un instant, je fouillai dans sa poitrine avec l'arme fatale, et il ne bougea plus.

Les deux prisonniers étaient donc sauvés.

Je me hâte d'accourir vers le bûcher ; j'entre au bord du bois.

Hélas ! quel horrible spectacle s'offre à ma vue !

Le cadavre de Madame Houel est suspendu au bout d'une courroie, la figure violette, et les membres pendants dans l'immobilité de la mort.

Un seul mouvement agite encore le cadavre : c'est celui de la branche, secouée par le vent, qui le fait monter et descendre en imprimant une légère ondulation à ses vêtements.

A quelques pas plus loin le corps de l'enfant, attaché au tronc d'un arbre, la tête ensanglantée penchée sur la poitrine, s'affaisse sur lui-même privé de sentiments.

Je le crus sans vie.

Pauvre petite fleur à peine détachée de la tige maternelle, et déjà mûre pour la mort !

Je demeurai atterré, comme frappé par la foudre.

Après avoir coupé les cordes, j'étendis les deux cadavres l'un à côté de l'autre, l'enfant à côté de sa mère !

Je remarquai alors, avec épouvante, que les cheveux de l'enfant, dont les boucles luisaient naguère d'un si beau noir, étaient devenus entièrement blancs !

Était-il donc mort de frayeur plutôt que de ses blessures ?

Je croisai ses deux bras inertes sur sa poitrine, et après avoir entouré son cou d'un des bras de Madame Houel, j'appuyai sa figure, pâle et blanche comme l'ivoire, sur le cœur de sa mère :

Vous avez veillé sur lui dans la vie, ô mère tendre et infortunée, veillez encore sur lui dans la mort !

Avant de songer à confier à la terre ces restes inanimés, je me souvins que plusieurs des Iroquois n'avaient été que blessés ; et, afin de me rassurer, j'allumai un flambeau d'écorce, et j'allai les examiner attentivement.

Tous étaient morts à l'exception de deux qui respiraient à peine et n'avaient plus que quelques heures à vivre. Mais le principal auteur de tant crimes et de désastres n'était pas au nombre des victimes.

La Jongleuse avait disparu !

Était-ce elle qui, blessée par une de mes balles, s'était enfuie vers le bois ?

Je suivis pendant quelque temps des traces de sang à travers la forêt, mais bientôt tout vestige disparut, et il me fallut abandonner une poursuite inutile.

De retour au lieu de la catastrophe, je m'aperçus que la blessure de l'enfant n'était que légère, et qu'il respirait encore.

Je lui prodiguai alors tous les soins dont j'étais capable ; mais il ne revint à la vie et au sentiment de l'existence que plusieurs heures plus tard.

Ce fut dans cet intervalle que je le transportai sous l'abri de l'érablière voisine, après avoir creusé la tombe de son infortunée mère.

C'est ici même, sous ce tertre, qu'elle repose, et le but de notre voyage, longtemps retardé par l'absence de Monsieur Houel de la colonie, est de ramener sa dépouille et de la réunir aux cendres de sa famille. ”

* * *

Le soir du même jour, le brave habitant, seul auprès du rocher, se tenait debout, appuyé sur une bêche, à quelques pas d'un monceau de terre fraîchement remuée, et regardait d'un œil pensif un canot qui se détachait lentement de la plage.

C'était le fils de Madame Houel, accompagné du

fidèle Canotier, qui emportait la dépouille sacrée de sa mère.

Les deux voyageurs jetèrent de la main un dernier signe d'adieu à leur hôte auquel celui-ci répondit en essuyant, du revers de sa rude main, une larme qui glissait, malgré lui, sur sa joue.

Ses regards émus suivirent le canot sans s'en détacher un instant jusqu'à ce qu'enfin il eût disparu en doublant l'extrémité de la Pointe de la Rivière-Ouelle.

ÉPILOGUE.

Et chacun de ces noms dit assez son histoire.

A. BRIZEUX,
Les Bretons.

Or, cette voix, c'était la Cricuse de Nuit.

.....
Dans la lande elle est là qui de loin vous regarde.

A. BRIZEUX,
Les Bretons.

VII

Le souvenir de cette tragique légende n'est pas encore effacé de la mémoire des vieux narrateurs de la côte,—bien que les détails qui s'altèrent, et les

variantes qui se multiplient, la menacent, ainsi que toutes nos autres légendes, du linceul et de l'oubli.

Déjà le crépuscule se fait autour de toutes ces vieilles souvenirs, les contours s'évanouissent, et bientôt l'ombre va les envahir de toutes parts, si nous ne nous hâtons d'allumer le flambeau et de les arracher des ténèbres où elles s'enfoncent.



La légende de la Jongleuse nous a été racontée pour la première fois par un chasseur canadien ancien pêcheur du golfe, vieil érudit très-superstitieux, versé dans toutes les traditions de la contrée.

Comme monument historique qui consacre cet événement, une pointe, située à peu de distance du rocher témoin de la sanglante tragédie, porte encore le nom de "*Pointe aux Iroquois.*"

Du reste, cette plage a de tout temps été mal famée et le nom de "*Cap au Diable*" donné à un promontoire qui s'avance dans la mer à quelques milles plus bas, n'est pas étranger au souvenir de la terrible Jongleuse.

Le prestige et le merveilleux dont la superstition populaire avait entouré cet être mystérieux ne sont pas encore éteints et plusieurs prétendent que les pistes de raquettes, qui se voient incrustées sur un des

rochers du rivage, ont été imprimées par ses pas. *

Les *gens* de la Pointe de la Rivière-Ouelle, dont le penchant pour les histoires merveilleuses est fort connu, affirment avoir souvent vu, le soir, des lumières courir çà et là sur la grève, et de grands fantômes blancs, qui ne sont pas du tout le *revolin* de la mer, errer pendant les *gros temps* sur les rochers au bord de l'eau.

D'ailleurs ils sont bien sûrs d'avoir entendu des plaintes et des gémissements pendant les nuits d'orages ;—si bien qu'il n'est pas un homme parmi eux qui voudrait se hasarder à aller coucher seul au bout de la Pointe dans la vieille maison qui sert d'abri aux *gens* de la pêche à marsouin.

* * *

Quant au lieu et aux circonstances de la mort de la terrible héroïne, on ne connaît rien de positif.

Les uns prétendent qu'elle a été brulée par un parti de Sauvages ennemis.

* Ces empreintes singulières sont encore parfaitement distinctes, quoique l'eau de mer et la pluie les altèrent et les effacent peu à peu. Ces pistes de raquettes sont creusées sur le flanc incliné d'un rocher que baignent les flots pendant les grands vents et les hautes marées. On voyait encore, il y a quelques années, sur le même rocher, l'empreinte très-visible de la partie antérieure de deux pieds, ainsi que les extrémités de deux mains, disposées à peu près comme les traces que laisserait sur le sable un homme appuyé sur ses mains et sur ses pieds. Mais aujourd'hui les pistes de raquettes sont seules visibles.

D'autres disent qu'un Missionnaire fut un jour appelé auprès du lit de mort d'une Jongleuse iroquoise qu'on prétendit être elle.

Ce qui s'est passé alors entre l'homme de Dieu et la farouche Indienne, nul ne le sait.

Dieu avait-il exaucé la prière mourante de Madame Houel?

Toujours est-il, ajoutent les chroniqueurs, que ces voix lugubres qu'on entend dans les ténèbres, fascinent ou glaçant d'épouvante, comme ses incantations d'autrefois.

Chacun alors se tait et écoute en tremblant.

Ce sont les plaintes de la Jongleuse, disent-ils tout bas, qui demande des prières. Disons-lui un *ave maria*.

Québec, mai, 1861.

L'Abbe' H. RAYMOND CASGRAIN.

DONNACONA. (*)

I

Stadacona dormait sur son fier promontoire ;
Ormes et pins, forêt silencieuse et noire,
Protégeaient son sommeil.
Le roi Donnacona dans son palais d'écorce
Attendait méditant sur sa gloire et sa force
Le retour du soleil.

(*) L'auteur a puisé cette inspiration dans le récit du second voyage de Jacques Cartier.—Il nous représente, d'abord, Donnacona, agohanna ou chef de la bourgade de Stadacona, dormant dans son ouigouam : son sommeil est agité, il rêve aux conséquences qu'auront, pour sa race et pour son pays de forêts, l'arrivée des terribles étrangers ; conséquences que ses jongleurs et ses interprètes lui ont décrites sous des couleurs bien sombres.—Puis on assiste au départ du vieil Agohanna sur les navires du découvreur ; départ qui demeura sans retour, excepté pour l'ombre du vieux Sachem que le poète fait planer au-dessus des promontoires, des clochers et des dômes de Québec, évoquant les âmes des chefs et des guerriers dans une ronde des esprits. Les mots sauvages et presque tous les détails sont fidèlement reproduits du texte même de Cartier.—(Notes de l'Editeur.)

La guerre avait cessé d'affliger ses domaines,
 Il venait de soumettre à ses lois souveraines,
 Douze errantes tribus.

Ses sujets poursuivaient en paix dans les savanes,
 Le lièvre ou la perdrix ; autour de leurs cabanes,
 Les ours ne rôdaient plus.

Cependant il avait la menace à la bouche,
 Ils se tournait fiévreux sur sa brûlante couche,
 Le roi Donnacona !
 Dans un demi-sommeil, péniblement écloses,
 Voici, toute la nuit, les fatidiques choses,
 Que le vieux roi parla :

II

“ Que veut-il l'étranger à la barbe touffue ?
 Quels esprits ont guidé cette race velue,
 En deçà du grand lac ?
 Pour le savoir, hélas, dans leurs fureurs divines,
 Nos jongleurs ont brûlé toutes les médecines,
 Que renfermait leur sac !

“ Cudoagny se tait ; les âmes des ancêtres
 Ne parlent plus la nuit ; car nos bois ont pour maîtres,
 Les dieux de l'étranger ;
 Chaque jour verra-t-il s'augmenter leur puissance ?
 J'aurais pu cependant, avec plus de vaillance,
 Conjurer ce danger.

“ J'aurais pu repousser, loin, bien loin du rivage
Le chef et son escorte, et châtier l'outrage
Par leur audace offert.
Mais de Cahir-coubat ils ont toute la grève,
Et déjà l'on y voit un poteau qui s'élève,
D'étranges fleurs couvert.

“ Ils ont dû tressaillir dans la forêt sacrée
Les os de nos aïeux ! Ma poussière exécrée
N'y reposera pas.
Les fils de nos enfans, bien loin d'ici peut-être,
Dispersés, malheureux maudiront un roi traître,
Qu'on nommera tout bas.

“ Taiguragny l'a dit : l'étranger est perfide,
Ses présents sont trompeurs, et la main est avide
Qui nous donne aujourd'hui :
Elle prendra demain mille fois davantage,
Mon peuple n'aura plus bientôt, sur ce rivage,
Une forêt à lui.

“ Taiguragny l'a dit : de ses riches demeures,
Où, dans les voluptés, il voit couler ses heures
Leur roi n'est pas content.
Il lui faudrait encore et mes bosquets d'érables,
Et l'or qu'il veut trouver caché parmi les sables
De mon fleuve géant.

“ Jeunes gens, levez-vous et déterrez la hache,
 La hache des combats ! Que nulle peur n'arrache,
 A vos cœurs un soupir !

Comme un troupeau d'élans ou de chevreuils timides,
 Tous ces fiers étrangers sous vos flèches rapides,
 Vous les verrez courir.

“ Mais inutile espoir ! Leur magie est plus forte,
 Et son pouvoir partout sur le nôtre l'emporte,
 Leur Dieu, c'est un Dieu fort !

Quand il fut homme, un jour, dans un bien long supplice
 De ceux dont il venait expier la malice,
 Ce Dieu reçut la mort.

“ Domagaya l'a dit : les tribus de l'aurore,
 Ni celles du couchant, plus savantes encore,
 N'ont jamais inventé

De tourments plus cruels ; mais, chef plein de vaillance,
 Le Dieu des étrangers a souffert en silence,
 Puis au ciel est monté.”

III

Ainsi parlait le roi dans son âme ingénue ;
 Et lui-même bientôt sur la flotte inconnue,
 Il partait entraîné.

Ses femmes, ses sujets hurlèrent sur la rive,
 Criant Agohanna ! De leur clameur plaintive,
 Cartier fut étonné.

Et prenant en pitié leur bruyante infortune,
 Le marin leur promet qu'à la douzième lune,
 Ils reverraient leur roi.

Des colliers d'ésurgni scellèrent la promesse,
 Cartier les accepta ; puis ils firent liesse ;
 Car il jura sa foi.

Douze lunes et vingt, et bien plus se passèrent,
 Cinq hivers, cinq étés lentement s'écoulèrent ;

 Le chef ne revint pas.

L'étranger de retour, au sein de la bourgade,
 Du roi que chérissait la naïve peuplade
 Raconta le trépas.

IV

Vieille Stadacona ! sur ton fier promontoire,
 Il n'est plus de forêt silencieuse et noire ;
 Le fer a tout détruit.

Mais sur les hauts clochers, sur les blanches murailles,
 Sur le roc escarpé, témoin de cent batailles,
 Plane une Ombre la nuit.

Elle vient de bien loin, d'un vieux château de France,
 A moitié démoli, grand par la souvenance

 Du roi François premier.

Elle crut au Dieu fort qui souffrit en silence
 Au grand chef dont le cœur fut percé d'une lance,
 Elle crut au guerrier !

Donnacona ramène au pays des ancêtres,
Domagaya lassé de servir d'autres maîtres,
Aussi Taiguragni.

Les vieux chefs tout parés laissent leur sépulture,
On entend cliqueter partout comme une armure,
Les colliers d'ésurgni.

Puis ce sont dans les airs mille clameurs joyeuses,
Des voix chantent en chœur sur nos rives heureuses,
Comme un long hosanna.
Et l'on voit voltiger des spectres diaphanes,
Et l'écho sur les monts, dans les bois, les savanes,
Répète : Agohanna !

P. J. O. CHAUVEAU.



EXTRAIT D'UN ALBUM.

ENVOI.

Dans ce livre où je vois chaque page remplie
De fleurs, de compliments, de souhaits, de soupirs,
Vous voulez que ma muse, un instant recueillie,
Ajoute quelque chose à tous ces souvenirs.

Le parterre, en effet, n'est jamais si garni
Qu'on ne puisse y trouver un tout petit espace
Pour la modeste fleur qui, cherchant un abri,
Se contente aisément de la dernière place.

La fontaine qui dort dans la forêt tranquille
Et mire dans ses eaux la tige du nopal,
Jamais n'a dédaigné d'offrir un humble asile
À la goutte qui tombe et trouble son cristal.

La branche qui gémit sous le fardeau des fleurs,
Jusqu'ici n'a jamais, au moment de l'orage,
De son moëlleux duvet refusé les douceurs
A l'oiseau fatigué qui revient du nuage.....

HARMONIES.

J'aime la fleur des champs dont la fraîche corolle
Se dérobe aux regards à l'ombre des forêts,
Quand le souffle embaumé du zéphyr qui s'envole,
De son réduit obscur vient trahir les secrets.

J'aime le mont abrupt dont la superbe cime
S'élançe avec orgueil et menace les cieux,
Les grandes voix des vents qui roulent sur l'abîme
Et courbent des grands pins les fronts audacieux.

J'aime le lac uni quand un léger murmure
D'un doux frémissement fait trembler les roseaux,
Quand il vient expirer sur un lit de verdure,
Se ride avec amour sous l'aile des oiseaux.

J'aime le fier courroux de la mer en délire,
Le flot précipité qui se choque avec bruit
Quand venant se heurter au roc qui le déchire
Il jette mille éclairs au flot noir qui le suit.

J'aime l'astre des nuits luttant contre les ombres
Qui va, se balançant dans un ciel pur et bleu,
Quand son éclat pâlit sur les collines sombres
Se réfléchit sur l'onde en brillants traits de feu.

J'aime encor les combats, les grands bruits de la guerre
Le choc retentissant du bronze et de l'acier,
Les lugubres éclats des grands coups de tonnerre
Que fait jaillir le ciel ou la main du guerrier.

F. A. H. LARÉE.

TABLEAU DE FAMILLE.

Vers inscrits sur l'album de Madame H et adressés à son jeune enfant. Ces strophes ont été composées à l'occasion des portraits de l'enfant et de son grand-père, M. F , peints par M. H

I

Il fut un jour, mon ange, où pour plaire à ta mère,
Dans ce livre on mettait maint compliment flatteur,
Maintenant qu'elle marche au bras de qui sut plaire
C'est par toi, bel enfant, qu'on arrive à son cœur !

II

Tu souris, à ses yeux, dans tout ce qui t'entoure,
Dans ce coussin moelleux qui sert à tes ébats,
Dans ces fruits succulents que ta bouche savoure,
Dans ces frêles jouets que tu mets en éclats !

III

Et puis, t'es si gentil, quand auprès du grand-père
Tu prêtes à l'automne un rayon de printemps,
Que tous ont exigé du talent de ton père,
De soustraire vos traits aux ravages du temps !